LOUIS BRUMMER

Louis Brummer est-il un peintre de paysage, au sens où l'entend la hiérarchie établie par l'Académie en 1648 ? Dans la lignée des peintres du XIXème siècle Louis Brummer imagine des paysages sensibles et mystérieux qui laissent transparaître une beauté singulière et rappellent le panthéisme de la nature. Chaque œuvre de l'artiste révèle un imaginaire fertile qui représente un lieu qui se veut indéfinissable. Dans ses paysages nocturnes aux cieux de soleil couchant le plus souvent, aucune présence humaine ne vient perturber le calme apparent, mais une flore omniprésente et luxuriante témoigne de la fécondité de la terre. L'eau est un élément constant et universel des compositions : mers, rivières, cours d'eau, marais, lagons… Mais il faut prendre garde à l'eau qui dort ; lunes et eaux nous rappellent que nous sommes ici dans le domaine de l'inconscient, là où tout est possible. L'eau est d'ailleurs la garante du rêve et d'un ailleurs à découvrir, une invitation au voyage intérieur. La faune est quasiment absente (seuls un héron et un étrange monstre apparaissent) de ce monde clos qui semble s'auto-protéger et vivre en autarcie. Les eaux elles-mêmes peuvent sembler menaçantes pour toute forme de vie humaine. Couleur de soufre, d'ébène, voire de sang, les eaux regorgent de vies sous-marines vivaces, parfois elles se fendent pour laisser apparaître un parterre de fleurs, autre thème récurrent chez l'artiste.
Louis Brummer imagine ses paysages comme des rêves éveillés mais où se mêlent des éléments qui raccrochent le regardeur à une réalité tangible. La végétation tropicale est prétexte à un riche vocabulaire plastique : palétuviers aux racines élancées et tortueuses, agaves, baobabs, bananiers, immense variété de formes de feuilles et de fleurs... Son inventivité est perceptible dans certains détails, par exemple ces coquilles d'oursins montées en fleurs, ce monstre qui semble sorti des temps préhistoriques, nageant dans un lagon une nuit de pleine lune ou encore ces grandes étendues désertiques traversées par des cours d'eau à la flore sauvage. D'autres scènes japonisantes sont construites par aplats successifs de couleurs pures et froides. Les inspirations puisées dans les estampes japonaises se retrouvent ici dans les branches d'un cerisier en fleurs, là dans le vol d'un héron ou encore dans les massifs de chrysanthèmes. La perspective se réduit à une simple construction de plans colorés superposés, la scansion est donnée par la couleur et la juxtaposition radicale des plans.
Loin de l'art naïf, le travail de Louis Brummer s'inscrit au contraire dans une véritable peinture contemporaine de paysages. L'artiste ne représente pas un paradis perdu, voire un âge d'or, mais un paysage sorti de son imaginaire qui fait appel à la beauté des formes intrinsèques de la nature.
Le mystère, voilà peut-être la volonté première de l'artiste, proposer au regardeur un autre regard sur la nature, sur des paysages que nous ne savons plus regarder. Le moindre détail intrigue notre œil qui en plongeant dans la

composition découvre tout un monde qui y était caché. A l'instar de ce sous-marin abandonné au fond d'une espèce de mangrove, Louis Brummer veut faire réapparaître un monde que l'homme d'aujourd'hui ne sait plus voir. La Beauté rayonne jusque dans les choses les plus banales et pourtant nul ne la voit plus. Pour Brummer l'émerveillement doit être immédiat et profond. Ses paysages agissent comme des révélateurs. Il revient à la création picturale de transformer le réel. L'audace des contrastes de couleur réactive la palette du peintre transformé en démiurge. Le spectateur est soudainement happé par ses paysages. L'œil est dirigé de façon volontaire et habilement artificielle par des éléments repoussoirs placés sur les côtés de la composition. Ceux-ci guident notre regard vers une ligne de fuite qui épouse la courbure d'un cours d'eau, l'entremêlement des montagnes entre elles ou encore la lune (ou soleil) dominant la scène. Cet artifice d'un élément repoussoir est employé par les peintres pour agencer leur composition selon l'ordre perspectif et l'ordonnancement architecturé. Louis Brummer fait sienne cette règle albertienne et en cela il est un artiste de tradition classique. Dès lors que ses compositions sont solidement architecturées, l'artiste peut ensuite y faire figurer toutes sortes d'éléments sortis de son imaginaire, de sa mémoire comme de son inconscient et employer des couleurs vives, pures comme les Nabis ou les Fauves, en résonance avec une expression et non plus avec la réalité convenue. Cela n'est pas sans rappeler la leçon de Paul Gauguin à Paul Sérusier, futur chef de file des Nabis alors qu'il peignait *Le Talisman*, œuvre-manifeste du mouvement : « Comment voyez-vous cet arbre ? Il est vert. Mettez du vert, le plus beau vert de votre palette ; et cette ombre, plutôt bleue ? Ne craignez pas de la peindre aussi bleue que possible »[1]. L'audace de la couleur est ce qui caractérise l'artiste, l'émotion a une couleur, la perception de l'artiste prime sur la réalité. La façon dont Louis Brummer aborde sa composition lui fait employer une gamme chromatique singulière que l'on retrouve rarement aujourd'hui dans la peinture figurative contemporaine. Cependant Louis Brummer n'est l'héritier d'aucun mouvement, d'aucune école, son univers est celui découvert dans ses voyages, par ses recherches, ses apprentissages et ses expériences.

De Louis Brummer, nous savons peu de choses, et nous n'en saurons pas beaucoup plus. Allemand né en 1956, Louis Brummer découvre la peinture et les arts par l'intermédiaire du peintre de silhouettes Ernst Moritz Engert (1892-1986). Ce dernier rencontre le jeune Brummer avant sa mort et lui fait cadeau de matériel de peinture et d'un chevalet. Le futur artiste commence à peindre avant d'entamer une carrière de jockey qu'il abandonnera pour une série de voyages au Moyen-Orient. En Turquie et en Iran notamment, Louis Brummer assimile tout un nouveau répertoire formel, les motifs levantins caractéristiques et les couleurs des tapis d'Orient qu'il découvre constituent dès lors le ferment de son

1 Propos rapportés par Maurice Denis, « L'influence de Paul Gauguin », *L'Occident*, octobre 1903.

univers. Rentré en Europe, imprégné d'un nouveau vocabulaire plastique qu'il intègrera lors de son retour à la peinture au début des années 2000, Louis Brummer complète sa formation avec un séjour à Weißenseifen dans la région d'Eifel en Rhénanie où une communauté de sculpteurs s'est établie à la suite d'Albrecht Klauer-Simonis (1918-2002) un des premiers à s'y être installé dès les années d'après-guerre. Il y apprend à travailler la taille directe sur plusieurs types de pierre, notamment le grès. La taille directe, un exercice qui requiert énergie, sûreté et n'admet aucune erreur, contraint l'homme à l'humilité et à la précision du geste face au bloc monolithe qui doit prendre vie sous ses mains. Après cette formation à la statuaire qui complète son parcours, Louis Brummer reprend ses pinceaux, aguerri à la maîtrise complète de la peinture et de la sculpture. Le langage plastique qu'il développe ensuite est tout entier personnel, en écho avec son parcours atypique d'un peintre voyageur.

Clotilde Scordia